

— Tu as raison ! dit-il au factionnaire avec un signe de tête approbatif, oui !... nous nous mettrons en travers.

Arrivé à son quartier général, il ne s'occupa plus que des dispositions à prendre pour la bataille qu'il comptait livrer le lendemain, et le soir il fit publier la proclamation suivante qui électrisa toute l'armée :

« Soldats ! l'armée russe se présente devant vous pour venger l'armée autrichienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous avez battus à Hollabrunn, et que depuis vous avez constamment vaincus. Soldats ! je dirigerai moi-même vos bataillons ; je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutumée, vous portez le désordre et la mort dans les rangs ennemis ; mais si la victoire était un moment incertaine, vous verriez votre empereur s'exposer aux premiers coups, car, dans cette journée surtout, il y va de l'honneur de l'infanterie française. Que sous le vain prétexte d'emmener les blessés on ne dégarnisse pas les rangs, et que chacun se pénétre bien de cette pensée, qu'il faut vaincre enfin ces stipendiés de l'Angleterre qui sont animés d'une si grande haine contre notre nation. Une victoire finira cette campagne, et alors la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et de moi. »

Un peu avant minuit, Napoléon, voulant juger de l'effet qu'avait pu produire sa proclamation, s'adressa à Duroc et à Junot en leur disant :

— Mettez une redingote sur vos uniformes, et venez avec moi : je veux voir si tout est en ordre... Messieurs, dans les grandes occasions, rien n'est tel que l'œil du maître.

C'était le 1^{er} décembre, ayons-nous dit ; il faisait un froid de plusieurs lous, pour nous servir de l'expression de Junot, dont la gaieté originale ne s'était pas encore démentie depuis le siège de Toulon ; mais personne ne songeait à la rigueur de la saison. Le feu des bivacs était entouré par ces valeureux soldats que plus tard on devait qualifier du nom de *grognards*, réputés aujourd'hui les premiers et les plus braves du monde. Les vieux grenadiers causaient ou chantaient en *astiquant leur fournilment* pour le lendemain. Quelques-uns racontaient les belles campagnes d'Italie et les merveilleuses campagnes d'Égypte ; les autres parlaient de Marengo, puis de la solennité du couronnement, qui avait eu lieu l'année précédente à la même époque, et aucun d'eux n'avait encore perdu le souvenir des *distributions extraordinaires de vivres et de liquides* qui leur avaient été faites en cette occasion. Quant à Napoléon, enveloppé dans sa redingote grise, il avait déjà passé et repassé inaperçu derrière ces groupes, en écoutant les conversations et en prenant fréquemment du tabac, lorsque tout à coup, arrivé près d'un bivac dont le feu plus ardent vint à éclairer son visage pâle et fatigué, un caporal occupé à mettre une pierre neuve à son fusil l'aperçoit et s'écrie en reculant de deux pas :

— Tiens ! le Petit-Caporal !

A cette exclamation, tous lèvent la tête. *L'empereur !...* répètent-ils. *Vive l'empereur !* répondent les soldats du bivac voisin.

Et sur toute la ligne, dans les tentes et jusqu'aux postes avancés, partout le cri de *vive l'empereur !* est porté, d'échos en échos, jusqu'au centre de l'armée russe, pour qui ce hurra est un sinistre avertissement. Chaque soldat veut voir son empereur ; les feux deviennent déserts et s'éteignent ;

la nuit la plus sombre succède à la clarté douteuse à la faveur de laquelle Napoléon avait pu se guider ; mais, par une inspiration générale et instantanée, les soldats, afin d'éclairer sa marche, imaginent de rouler la paille sur laquelle ils couchent, et de l'attacher comme un flambeau au bout de leurs baïonnettes. Aussitôt que quelques-uns ont accompli ce dessein, tous les bivacs imitent cet exemple, et plus de cinquante mille fanaux ainsi allumés montrent à Napoléon son armée debout devant lui ; et tandis que les brandons enflammés s'agitent dans l'air, d'enthousiastes acclamations continuent de l'accueillir sur son passage. Ce fut alors qu'un des plus anciens grenadiers du premier régiment s'approcha de Napoléon, et, faisant allusion à sa proclamation, lui dit en le regardant fixement :

— Sire, tu n'auras pas besoin de t'exposer ! je te promets, au nom de tous mes camarades, que tu n'auras à combattre que des yeux, et que nous t'amènerons demain les drapeaux des Russes, pour célébrer l'anniversaire de ton couronnement.

— Ce sera notre bouquet ! s'écria un sous-officier.

— Oui ! oui !... Vive l'empereur ! reprirent avec cet accent qui part du cœur tous les soldats qui l'entouraient.

— Ah ! tu veux de la gloire ? dit un autre ; eh bien ! demain on t'en... *flanquera*. Sois tranquille, on t'en... *flanquera*.

Napoléon, vivement ému, ne chercha pas à les éloigner, car il était facile de lire dans ses yeux combien ces preuves d'amour lui étaient précieuses.

— Assez, mes amis ; assez, mes braves, leur dit-il. Depuis longtemps vous m'avez appris à compter sur vous.

Quant à Duroc et à Junot, ils ne pouvaient que pleurer, en cherchant à serrer à la fois toutes les mains des officiers généraux qui leur étaient tendues.

— Quo marmottes-tu tout bas ? demanda Napoléon en s'approchant doucement d'un vieux grenadier, auquel il tira une moustache qui peut-être n'avait pas été coupée depuis le passage des Alpes.

Ce soldat tenait comme ses camarades une torche de paille, dont le reflet éclairait sa figure brune, partagée horizontalement par une énorme cicatrice.

— Je dis... je dis...

— Répète-moi ce que tu as dit, je te l'ordonne.

Alors le soldat, foulant aux pieds son brandon de paille enflammé afin de l'éteindre plus vite, reprit avec un accent de sensibilité mêlée de rage comique :

— Eh bien ! mon empereur, je dis que j'aurai un fameux malheur si je ne me fais pas tuer demain pour vous obliger...

Napoléon fit un mouvement.

— A moins cependant qu'un ordre du jour défende de se faire tuer, parce qu'alors, voyez-vous, sire, tout le tremblement... n'importe quoi... les Russes... enfin...

Ce soldat, l'œil en feu, les mains agitées d'un frémissement convulsif, ne savait plus que dire ; Napoléon, qui avait lâché sa moustache, lui prit l'oreille, et, avec ce sourire d'ineffable bonté qui n'appartenait qu'à lui, l'interrompit en disant :

— Tais-toi !... Tu ne seras pas tué, je t'en réponds... Je ne veux pas que tu sois tué, je te le défends.

Et de nouvelles acclamations s'élevèrent de toutes parts.

La nuit était déjà avancée, mais le ciel était splendidement